

Pourquoi Yamada à la Villa Tamaris ? La justification d'une programmation induit le plus souvent une bonne dose de mauvaise foi et par là même néglige les "hasards objectifs", ces rencontres apparemment fortuites qui se découvrent très vite nécessaires et essentielles. Faut-il souligner à quel point Claude Samuel a su, dans cette perspective, pratiquer au mieux son métier de galeriste/passeur ? Pour autant, l'exposition de Yamada s'inscrit logiquement à la suite de celles de Mark Brusse et de François Daireaux, comme le prolongement d'une parenthèse dans le vaste cycle consacré aux multiples déclinaisons de la peinture des années soixante à nos jours. Elle témoigne d'une même volonté de confrontation au monde, de la découverte plastique du réel perçu et vécu comme un inépuisable réservoir de matériaux et de formes. En s'installant en France dès 1973 pour étudier à l'école des Beaux-Arts de Paris et dans l'atelier de César, Yamada souhaitait non seulement découvrir et approfondir une culture différente mais surtout se réappropriier sa propre existence au travers d'autres signes, d'autres codes, d'un vécu autre. Ailleurs, autrement, Yamada décrypte, découvre, réinterprète le monde plastiquement. Comme peintre (par le biais d'une technique originale faite de minuscules fragments d'affiches déchirées) comme photographe, comme sculpteur en quête d'objets que son regard discerne, transforme, révèle. « Parfois, les choses abandonnées me parlent. Ces choses deviennent matériaux de ma sculpture et rencontrent les personnes qui demeurent dans mon corps. Quelquefois, au contraire, ces êtres provoquent les choses abandonnées. C'est comme cela que mes œuvres naissent. Suis-je guide entre les choses et les personnes ? Maintenant, la trotteuse de ma montre glisse légèrement et sûrement sur le cadran comme si elle avait oublié de s'arrêter. « Tic-tac, tic-tac, tic-tac ». Il me semble alors entendre mon sang circuler. Mécaniquement, ma main entortille le cordon en peau de chèvre autour de l'armature en fer. « Grou, grou ». Finalement, cette armature devient homme multi-pattes en acquérant sa peau. Ces hommes, alors, commencent à marcher tout seuls. Ces sculptures partent voyager avec moi. Et apprennent, dans les oasis, à apaiser leur fatigue en desserrant un peu leur cordon de peau. Leur itinéraire se poursuit comme s'il était temps d'aller vers d'autres rendez-vous, ailleurs. « Tic-tac, tic-tac, tic-tac ». Quand l'aiguille de ma montre et les pieds des hommes se superposent, ces hommes s'éloignent de ma vue. Un jour viendra-t-il où ils vivront dans le paysage sans moi ? ». Inscription dans l'espace, certes, mais aussi prise en compte du paysage affectif, du monde souterrain de la biographie rêvée, des fantasmes et de l'inconscient. Yamada possède au plus haut point l'art de gérer les moyens et les fins, sans emphase, avec une précision qui peut s'apparenter à une forme d'ascèse. Il organise des jeux de miroirs où la claire conscience et les ténèbres, les territoires du sens et du non-sens, l'espace et le temps s'interpellent, dans une approche hiératique où se découvrent une poésie douloureuse et un humour corrosif. Ainsi Yamada déconstruit et recompose le réel pour en renouveler l'image et sa perception. Une vision, un regard, pourquoi ne pas l'écrire, un univers à part entière, inséparable d'une mythologie personnelle qui touche à l'universel.

Robert Bonaccorsi, 2009